CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier » (Cour d'Honneur du Palais), le 6 août 2026. RAVEL / LISZT. Alexandre KANTOROW (piano), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki YAMADA (direction)

Après l'éclatante *Huitième Symphonie* de Dvořák dirigée par Martin Rajna le 2 août, qui avait déjà enthousiasmé la Cour d'honneur du Palais Princier, et en écho lointain à l'ouverture magistrale du 9 juillet où Philippe Jordan avait bouleversé le public monégasque avec la déchirante Cinquième Symphonie de Mahler, le sixième et dernier concert du festival « *Concerts au Palais Princier 2026* » s'annonçait comme un moment mémorable. Cette soirée marquait en effet les adieux de Kazuki Yamada après dix années passées à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo (mais aussi ceux de Didier de Cottignies comme directeur artistique). Une page de l'histoire musicale monégasque se tournait, et le programme imaginé

par ces deux artisans de génie pour cette ultime représentation fut un véritable feu d’artifice artistique.

Le concert s’ouvrait sur le ***Quatuor à cordes*** de **Maurice Ravel**, magnifiquement orchestré (pour orchestre symphonique) par **Giancarlo Chiaramello**. Force est de constater que les contraintes de temps – la soirée battant son plein et le protocole monégasque exigeant une rigueur horaire – ont contraint l’orchestre à n’interpréter que les deux premiers mouvements de cette œuvre délicate. Qu’importe ! Ce qui fut donné à entendre suffisait amplement à mesurer toute la splendeur de cette partition. Sous la baguette plein de souplesse de **Kazuki Yamada**, l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** s’est mué en un instrument aux mille nuances. Le premier mouvement, *Animé et très décidé*, a déployé toute sa fraîcheur mélodique et son écriture fluide, les cordes se répondant avec une transparence et une légèreté confondantes. Le second, *Très vif et bien rythmé*, a offert un véritable feu d’artifice rythmique, où les *pizzicati* et les accents vifs ont électrisé la Cour d’honneur. Yamada, par son geste précis et chantant, a su faire rayonner tout le raffinement et la modernité de cette œuvre de jeunesse, laissant regretter de ne pouvoir entendre la suite – mais l’essentiel était là : la beauté des couleurs et la sensualité de l’écriture ravélienne, parfaitement restituées par des musiciens en état de grâce.



Puis vint le temps du ***Concerto pour piano n°2*** en la majeur de **Franz Liszt**, et avec lui, l'entrée en scène du prodigieux **Alexandre Kantorow**. Le jeune pianiste français, véritable roi du clavier, a délivré une lecture d'une virtuosité étincelante et d'une intelligence musicale confondante. L'œuvre, d'un seul tenant mais divisée en six sections contrastées, a été déroulée par Kantorow avec une parfaite maîtrise de l'architecture globale, faisant de ce concerto une vaste et puissante symphonie avec piano obligé. Dès l'*Adagio sostenuto assai* initial, il a su créer une atmosphère de recueillement presque mystique, les premières notes du clarinette répondant aux accords du piano avec une douceur envoûtante. Kantorow a déployé un toucher d'une rare délicatesse, faisant chanter le thème principal avec un lyrisme profond et une noblesse de phrasé qui rappelait les plus grands interprètes de la tradition hongroise. Le dialogue avec l'orchestre, sous la direction attentive de Kazuki Yamada, était d'une magnifique précision et d'une superbe complicité.

Puis, dans la section *Allegro agitato assai*, la transformation s'est opérée : le pianiste a laissé éclater sa virtuosité flamboyante. Les gammes chromatiques, les doubles notes et les octaves fulgurantes se sont succédé avec une aisance et une clarté sidérantes. Kantorow possède ce don rare qui permet de marier la puissance la plus démoniaque à une transparence de toucher qui laisse entendre chaque note, chaque harmonie, sans jamais de chevauchement ni de pédale brouillée. Ses doigts, d'une agilité prodigieuse, ont survolé le clavier avec une légèreté presque surnaturelle, dans une démonstration de force qui souleva les premiers frissons dans le public.

Le *Tempo del primo* qui suivit vit un Kantorow plus méditatif,

tissant avec l'orchestre un dialogue d'une intimité bouleversante. Le thème initial, repris dans une ornementation somptueuse, a pris des allures de confession intime, chaque note pesée, chaque silence habité. La section *Allegro moderato* déroula ensuite toute sa verve rythmique et folklorique, Kantorow y insufflant une joie communicative, dansant littéralement avec l'orchestre sur les rythmes entraînants de la *csárdás* hongroise. Son jeu, ici, était d'une vitalité contagieuse, les accents martelés avec une précision chirurgicale, les passages en octaves diaboliques exécutés avec une désinvolture confondante. Quabt à la section *Allegro deciso,* elle fut un véritable tour de force : Kantorow y déploya une énergie héroïque, les accords massifs du piano faisant trembler la Cour d'honneur, portés par un orchestre au diapason. Yamada, avec un geste ample et vibrant, soutenait son soliste dans cette apothéose rythmique, créant un *crescendo* d'une intensité inouïe.

Puis vint l'*Allegro animato*, que Kantorow aborda avec un *brio* et une pétulance irrésistibles. La virtuosité était toujours éblouissante, mais jamais gratuite : chaque cascade de notes, chaque trait vertigineux était mis au service d'une ligne mélodique, d'un souffle. Le final, véritable feu d'artifice technique et expressif, s'acheva dans un éclat de joie triomphante, suscitant la première grande ovation de la soirée. Kantorow avait réussi le pari fou d'unir la puissance dévastatrice de Liszt à une élégance et une poésie rares, confirmant – s'il en était encore besoin – qu'il est l'un des plus grands pianistes de sa génération.

Mais le vrai miracle survint au moment du premier *bis*. **Alexandre Kantorow** s'est approché du piano pour offrir un moment d'éternité, avec la transcription de *La Mort d'Isolde* par Franz Liszt. Ce fut un de ces instants suspendus où le temps semble s'arrêter. La Cour d'honneur, médusée, retenait son souffle devant l'intensité dramatique, la profondeur émotionnelle et la beauté lunaire qui émanaient de ce clavier.

Les harmonies wagnériennes, transfigurées par Liszt, prenaient sous les doigts de Kantorow une dimension visionnaire, chaque accord résonnant comme un cri de l'âme. Un silence assourdissant, puis une ovation debout, spontanée, lui succéda du plus profond des cœurs. Hélas, un second bis, que nous n'avons malheureusement pas identifié, vint briser ce sortilège. D'une facture plus anecdotique, il parut bien futile après un tel sommet d'émotion…

La soirée s'acheva en apothéose avec ***La Valse***, poème chorégraphique de **Maueice Ravel**, dans une version d'une force et d'une clarté sidérante, dont l'affinité avec la musique française est connue, a dirigé cette œuvre iconique avec une incroyable maîtrise, faisant naître tour à tour les valses viennoises les plus enivrantes et les tourbillons les plus sombres. L'O**rchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, galvanisé par l'énergie de son chef et par l'importance de ce dernier concert, a déployé une puissance, une précision et une palette de couleurs inouïes, offrant à ce final une dimension tragique et triomphale qui laissait entrevoir tout le chemin parcouru en dix ans. Et la valse s'acheva dans un fracas apocalyptique !… Le rideau est ainsi tombé sur une décennie exceptionnelle, mais l'écho de cette soirée d'adieux résonnera longtemps dans la mémoire du public monégasque.

CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier » (Cour d'Honneur du Palais), le 6 août 2026. RAVEL / LISZT. Alexandre KANTOROW (piano), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki YAMADA (direction). Crédit photographique (c) Frédéric Nebinger

CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier » (Cour d'Honneur du Palais), le 2 août 2026. BEETHOVEN : Concerto pour piano n°4 / DVORAK : 8ème Symphonie. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Zoltán Fejérvári (piano), Martin Rajna (direction)

Après l'ouverture magistrale du 9 juillet, où la *Cinquième Symphonie* de Gustav Mahler – sous la baguette de Philippe Jordan – avait plongé la Cour d'honneur du Palais Princier dans une émotion profonde et mémorable, c'est un tout autre souffle, plus frais, plus primesautier, qui a emporté le public monégasque hier soir, dimanche 2 août. Pour ce cinquième rendez-vous du festival « *Concerts au Palais Princier* », l'élégance était

toujours aussi stricte et raffinée, le protocole respecté dans sa plus belle tradition, mais c'est une énergie jeune et conquérante qui a investi la scène. Et c'est cette fois le jeune et charismatique chef hongrois Martin Rajna, véritable étoile montante de la direction d'orchestre, qui a pris les rênes de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo. Sa présence, à la fois énergique et précise, a d'emblée captivé un public curieux de découvrir celui qui, dès septembre prochain, prendra la tête de l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, une nomination prestigieuse qui récompense un talent dont nous avons pu mesurer l'étendu hier soir !

La soirée s'ouvrait sur une des pages les plus intimes de **Ludwig van Beethoven** : le ***Concerto pour piano n°3*** en do mineur, op. 37. Au piano, son compatriote **Zoltán Fejérvári,** jeune artiste lui aussi, a livré une lecture consciencieuse et techniquement irréprochable de l'ouvrage beethovénien. Son doigté est sûr, sa maîtrise de l'œuvre évidente, et le dialogue avec l'orchestre, attentif sous la houlette de Rajna, a fonctionné à la perfection. Il faut saluer l'honnêteté et le métier du soliste. Cependant, et c'est là le seul *bémol* de cette soirée enchantée, on a cherché en vain l'étincelle, cette part d'indicible qui fait passer une belle interprétation au rang de révélation. Face à la puissance et à l'engagement orchestral, le jeu de Fejérvári, pour élégant qu'il fût, a parfois semblé un peu en retrait, manquant de ce génie particulier qui aurait électrisé la Cour d'Honneur du Palais monégasque…



La seconde partie du programme a offert de bien plus grandes satisfactions. **Martin Ranja** a ainsi déployé tout son talent dans la ***Symphonie n°8*** en sol majeur, op. 88 d'**Antonín Dvořák**. Quelle bouffée d'air frais ! Le chef hongrois, nourri de folklore et d'une exigence héritée de ses maîtres, a façonné une lecture d'une vitalité communicative, mettant en lumière toute la fraîcheur et la beauté mélodique de cette œuvre pastorale. L'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** a répondu présent avec un *brio* et une homogénéité confondants. L'*Allegro con brio* initial, d'une énergie solaire, a été suivi d'un *Adagio* d'une poésie enivrante, où les couleurs des bois et la chaleur des cordes ont enveloppé le public. **Martin Rajna**, par des gestes amples et une clarté de lecture remarquable, a su sculpter chaque phrase, dansant littéralement avec l'orchestre sur les rythmes entraînants du *Finale*.

Une soirée prometteuse qui laisse présager le meilleur pour la

suite de sa carrière au Luxembourg, et qui nous rappelle aussi, avec une pointe de nostalgie, que ce festival touche à sa fin. En effet, il ne reste plus qu'un concert, **jeudi 6 août**, qui s'annonce déjà historique car il marquera les adieux de **Kazuki Yamada**, après dix années passées à la tête de l'**OPMC** (mais aussi ceux de **Didier de Cottignies** comme directeur artistique) – une page qui se tournera sans aucun doute avec une grande émotion pour tous les mélomanes monégasques. Nous y serons !…



CRITIQUE, festival. MONACO, « Concerts au Palais Princier » (Cour d'Honneur du Palais), le 2 août 2026. BEETHOVEN :

Concerto pour piano n°4 / DVORAK : 8ème Symphonie. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Zoltán Fejérvári (piano), Martin Rajna (direction). Crédit photographique © Frédéric Nebinger

---

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 26 juillet 2026.PROKOFIEV / DE FALLA. Martha Argerich (piano), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Charles Dutoit (direction)

Une jeune pianiste et un jeune chef d'orchestre se sont produits dimanche dernier à Monaco, dans le cadre du festival « *Concerts au Palais Princier* ».

Il faut être jeune, assurément, pour lancer le *Troisième concerto* de **Sergueï Prokofiev** avec une pareille fougue. Jeune pour courir sur le clavier avec une telle légèreté, pour faire jaillir les traits avec un tel éclat, pour mêler l'énergie à

l’élégance, la virtuosité à la malice, la puissance aux nuances les plus subtiles. Les doigts semblaient rire, s’emporter, s’attarder un instant sur une confidence avant de repartir dans une cavalcade étincelante. La musique bondissait, respirait, se cabrait parfois, puis retrouvait une souplesse féline.



Il faut être jeune aussi pour diriger *Le Tricorne* de **Manuel De Falla** avec un tel panache. Les rythmes mordaient le silence comme un soleil andalou la pierre blanche. Tout dansait : les archets, les bois, les cuivres, les percussions. Mais cette jeunesse-là possédait aussi les vertus de la maîtrise. On sentait le travail patient qui avait été réalisé en amont avec le magnifique **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La phalange monégasque respirait d’un seul souffle. Les pupitres se répondaient avec précision. Les phrases passaient d’un

instrument à l'autre sans que le fil ne se rompe ; les changements de *tempo* et d'atmosphère, si nombreux dans cette partition capricieuse, s'effectuaient en totale souplesse. De tous côtés jaillissaient des *soli* étincelants. Et la voix chaude de la soprano **Alexandra Marcellier** couronna le tout de quelques vocalises gitanes.

Cela se déroula en présence du *Son Altesse Sérénissime* le Prince Albert II de Monaco, dans le cadre de rêve de la **Cour du Palais princier**. A la fin du *concerto*, le public monégasque, dont l'élégance s'accompagne d'habitude d'une réserve quasi britannique, offrit aux artistes une *standing ovation…* comme on en avait rarement vu sur le *Rocher* !

Le jeune homme s'appelait **Charles Dutoit** et la jeune pianiste **Martha Argerich.**



CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 26 juillet 2026. 3eme concerto de PROKOFIEV, le « Tricorne » de FALLA. Martha Argerich, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Charles Dutoit (direction). Crédit photographique (c) Frédéric Nebinger

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. LISZT / R. STRAUSS / BRUCH. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction)

On ne l'attendait pas, il nous a ébloui. Le chef d'orchestre Emmanuel Tjeknavorian, rarement entendu en France, directeur musicale (depuis cette année) de l'Orchestre *Symphonique* de Milan, nous a conquis dès son premier concert à Monaco, dans le cadre de son festival « *Concerts au Palais*

Princier« . Il est certainement destiné à une grande carrière. Retenez son nom – même si ce n'est pas simple !

Le concert se déroulait dans la cour du Palais Princier, ce lieu chargé d'histoire bordé d'un côté par les arcades peintes de la galerie d'Hercule, d'un autre par les vitraux de la chapelle du palais. Au centre se dresse le monumental escalier à double révolution entre les bras duquel s'installe en majesté l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**. La beauté de la nuit de la Côte d'Azur achève de donner sa somptuosité au lieu. Les soirées musicales y sont les plus belles et les plus chic de la région. On n'y entre qu'en cravate et et robe du soir.

Quelle est la première qualité de ce chef ? Difficile de répondre : il semble les avoir toutes ! Il possède d'abord une parfaite connaissance de ses partitions : il les dirige par coeur. Il a ensuite une totale main-mise sur l'orchestre : rien ne lui échappe. La moindre vibration d'un pupitre ou d'un autre semble obéir à sa baguette. Ses nuances glissent de l'infime au somptueux ; ses pianissimos sont si légers qu'ils deviennent frémissements. Dans sa direction tout respire, tout avance avec noblesse. Même lorsqu'un fracas éclate, c'est un fracas dompté, sculpté. Tout est dans le détail : une ponctuation de clarinette, une virgule de trombone, une apostrophe de violoncelle là, un accent de percussion…

Sous la main d'**Emmanuel Tjeknavorian**, la *Méphisto-Valse* de **Franz Liszt** s'est embrasée comme un bouquet d'étincelles. Le poème symphonique *Till Eulenspiege*l de **Richard Strauss**, s'est animé, espiègle, farceur et tendre. Ses grimaces et ses pleurs rebondissaient de solo en solo – en particulier celui, sensible et lumineux, de la violon-solo **Liza Kerob,** ou le cor rond et fier de **Patrick Peigner** qui portait la voix du héros.

Un autre soliste se présenta au cours de ce concert, dans le *Concerto pour violon* de **Max Bruch** : **Sergueï Khachatryan**. Un merveille de violoniste ! Lui aussi recherchait les *pianissimi* impossibles – des sons si fins qu'on les devinait plus qu'on ne les entendait. Alors toute la cour retenait son souffle, comme si la moindre respiration eût rompu le fil d'or de son violon.

En guise d'au revoir on eut droit au « *Beau Danube bleu* » de **Johann Strauss**. Oh… le chef ne nous en donna pas une interprétation banale de café-concert. Il la cisela comme il aurait fait avec une *Symphonie* de Mozart, lui donna le même élan qu'une *Symphonie* de Brahms. Il maîtrisait avec panache les changements de tempo. La musique bondissait, enflait, balançait. L'azur de la Côte basculait dans le bleu du Danube. Et lorsque la dernière note fut atteinte on eut l'impression que la nuit entière tournait encore, en robe de bal, dans la cour princière…

CRITIQUE, festival. MONACO, Concerts au Palais Princier, le 7 août 2025. Sergueï Khatchatryan (violon), Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Emmanuel Tjeknavorian (direction). Crédit photographique (c) Emma Dantec